

A peine ont-ils fait vingt pas qu'ils aperçoivent un bouquet de myrtilles. Il y en avait tant et tant qu'ils en demeurèrent émerveillés. Elles étaient si belles, si appétissantes ! Comment résister à l'invitation ? Comment ne pas s'attarder pour les cueillir ?

Aussitôt ils oublient leur panique et se mettent à la besogne. Ils mangent à belles dents, tout en faisant leur récolte. Ils en ont la bouche, les joues, les mains rouges et bleues.

A ce moment, de nouveaux cris frappent leurs oreilles.

— Ils auront vu que nous avons laissé tomber le petit cochon dans l'eau, et ils nous battront, dit Christine, qui tremblait de tous ses membres.

— Sauvons-nous chez papa ! répond Ib. Notre maison est par ici, dans le bois.

Ils se remettent en marche. Bientôt ils arrivent à un sentier ; mais une fois de plus, ils se sont égarés : le chemin ne conduit pas à l'habitation de Jeppe Jaens.

Peu à peu, la nuit tombe ; il fait noir. Les enfants s'effraient, un sueur froide ruisselle sur leur front. Partout règne un profond silence. On n'entend plus que de temps à autre la voix d'un grand duc, d'une houlotte ou de quelque autre oiseau de nuit.

Ib et Christine sont bien fatigués ; les broussailles qu'ils doivent écarter pour se frayer un passage leur déchirent les mains ; cependant ils ne ralentissent pas leur course.

— C'est là-bas ! dit tantôt Ib avec assurance.

— Non ! répond une minute après Christine avec désespoir.

Enfin ils s'enfuient dans un taillis où ils se perdent tout de bon.

Alors Ib fond en larmes, et Christine éclate en sanglots.

Les ténèbres les enveloppent maintenant complètement. Il fait tellement sombre qu'ils se tiennent étroitement serrés par la main. Leur pauvre petit cœur bat bien fort. Que vont-ils devenir ? Ils ont beau pleurer, crier : personne ne les entend ; personne ne vient à leur secours.

Une heure, deux heures se passent ainsi. Ils se sont affaissés sur un bûc de mousse, et s'étendent sur les feuilles sèches, en restant embrassés, comme s'ils étaient sûrs de pouvoir ainsi échapper au danger. Puis, le sommeil ferme leurs paupières. Ils s'endorment.

III

Le soleil était déjà bien haut lorsqu'ils s'éveillèrent. Ils étaient tout transis. Mais Ib avait recouvré tout son courage. Il montra du doigt la colline couverte d'arbres, à travers lesquels les rayons lumineux tamisaient une fine buée d'or.

— Allons jusque-là, dit-il avec conviction ; nous pourrons nous y réchauffer, et nous découvrirons la maison.

Hélas ! ils ne savaient pas qu'ils en

étaient bien loin, dans une tout autre partie de la forêt !

Plein d'ardeur, il entraîna la petite Christine. Les voilà tous deux grim pant en s'aidant des pieds et des mains.

Petit à petit, ils parvinrent jusqu'au sommet, et là ils restèrent immobiles de surprise, les yeux écarquillés.

Devant eux, à leurs pieds, s'étalait un beau lac, dont l'eau verte et transparente avait la limpidité d'un miroir. De nombreux poissons s'y jouaient au soleil, nageant à la surface, se suivant, se pourchassant. C'était un spectacle auquel ils ne s'attendaient pas. Tous deux battirent des mains en signe de joie.

Tout à coup Ib poussa une exclamation. Il avait tourné la tête. A quelques pas d'eux, là, tout proche, croissait un magnifique noisetier chargé de noisettes. Ils y courent, font la cueillette, en riant aux éclats, tant ils sont heureux, et leurs petites dents blanches et fines croquent les fruits délicats, dont la coquille est encore tendre.

Mais voici que soudain une nouvelle frayeur les saisit. Debout, près d'eux, se dresse, comme si elle sortait de sous terre, une femme vieille, grande, au teint brun, aux cheveux noirs et luisants. Le blanc de ses yeux se détache sur la couleur sombre de son visage. On dirait une négresse. Elle a une besace sur le dos, et à la main un gros bâton noueux presque aussi grand qu'elle.

C'est une bohémienne.

La femme se rapproche d'eux et leur parle. Mais ils sont tellement terrifiés, qu'ils ne la comprennent pas.

Cependant, elle les rassure d'un geste bienveillant, et elle leur fait voir trois grosses noix qu'elle tire l'une après l'autre de sa poche.

— Ce sont, leur dit-elle, des noix magiques : et qui les possède ne saurait manquer d'être heureux.

Ib considère longuement la bohémienne. Il la regarde en face. L'air doux et bon de cette femme le tranquillise. Il va bravement à elle et lui demande si elle veut bien lui donner ces noix qu'il trouve plus jolies, plus curieuses que toutes celles que de sa vie il a vues.

Volontiers la bohémienne lui fait cadeau de ce trésor. En échange, Ib et Christine dépouillent le noisetier et remplissent de noisettes les poches de la vieille.

Alors ils vont s'asseoir, car ils sont las, en regardant avec de grands yeux les trois noix magiques.

— Elles contiennent, dit la femme, tout ce qu'il y a de plus magnifique au monde.

Ib fait rouler l'une des noix doucement sur la paume de sa main et l'examine en tous sens avec la plus vive attention.

— Dans celle-ci, dit-il, je voudrais bien qu'il y eût une voiture et des chevaux.

— Votre souhait est exaucé, répond la bohémienne. Cette noix contient en effet

un splendide carrosse attelé de deux chevaux harnachés d'or. Vous les y trouverez dès que vous l'ouvrirez.

— Oh ! donne-la-moi, fait Christine.

Et Ib s'empresse d'obéir au désir de sa petite amie. Christine tient soigneusement la noix dans sa petite main, pendant que la femme la regarde avec un sourire.

— Et celle-ci ? dit Ib, contient-elle un fichtu aussi joli que celui que Christine porte au cou ?

— Elle en contient dix, reprend la femme ; et aussi de belles robes, des bas, un chapeau...

— Oh ! je la voudrais bien ! s'écrie Christine.

— La voilà ! dit le petit Ib, ravi de pouvoir lui faire un double plaisir.

Restait la troisième qui était toute petite et toute noire.

— Celle-là est pour toi, fit Christine. Il faut bien que tu en aies une, et elle est aussi jolie que les miennes.

— Qu'est-ce qu'il y a dedans ! interrogea Ib, en attachant ses yeux sur ceux de la bohémienne.

— Ce que la terre peut avoir de mieux pour toi, répliqua la femme.

Il tint sa noix noire bien cachée dans sa main.

La bohémienne leur promit de les mettre sur le bon chemin. Puis elle prit le petit Ib de la main droite, la petite Christine de la main gauche, et leur fit suivre le sentier par où ils étaient venus. Alors ils s'aperçurent qu'ils avaient, tout le temps, tourné le dos à la maison du sabotier.

Un moment Ib avait craint que la bohémienne ne voulût les voler. Bien des fois ils avaient entendu raconter des histoires d'enfants dérobés à leurs parents par ces femmes qui couraient le pays ; mais il ne savait pourquoi, celle-ci ne lui inspirait pas la même frayeur.

Au milieu du sentier, chemin faisant, ils rencontrèrent le garde de la forêt, qui reconnut Ib. Grâce à lui, les enfants, qui n'avaient pu exactement indiquer leur demeure à la bohémienne, furent ramenés sains et saufs chez le sabotier.

Jeppe Jaens et le passeur les attendaient avec anxiété. On leur pardonna, et bien leur en prit, car ils auraient certainement mérité tous deux d'être fouettés pour leur désobéissance. On se contenta de les gronder bien fort pour avoir laissé tomber à l'eau le cochon de lait, et surtout pour s'être enfuis dans le bois. Ce jour-là, ils l'échappèrent belle !

Les larmes essuyées, le passeur s'en alla avec Christine chez lui. Ib resta dans la petite cabane du sabotier. La première chose qu'Ib fit le soir, lorsqu'il fut seul, ce fut de tirer doucement de sa poche, en s'assurant bien que personne ne le voyait, la noix noire qui contenait, au dire de la bohémienne, ce qu'il y avait de mieux au monde pour lui.